



**LE
CALLIGRAPHE**

**HISAKI
MATSUURA**

RIVAGES/NOIR

Otsuki, ancien toxicomane ayant décroché de l'université pour se laisser entretenir par des maîtresses, vit une existence de parasite à Tokyo. Une retrouvaille avec un camarade suintant la folie le mène à accepter un emploi auprès d'un mystérieux maître calligraphe. Ce dernier lui montre un film pornographique inachevé mettant en scène sa petite-fille, Tomoé, entrecoupé d'images d'insectes. Alors que le maître lui demande de terminer cette œuvre pseudo-artistique, Otsuki plonge peu à peu dans un cauchemar éveillé hanté par des personnages troubles et criminels, des doubles lunes et des énigmes métaphysiques sur la nature du temps.

Hisaki Matsuura, né en 1954, est poète, romancier et professeur de littérature française à l'Université de Tokyo. Il s'est d'abord fait connaître à travers la poésie et la critique avant de venir à la fiction avec un recueil de nouvelles en 1996. Son œuvre a été récompensée par de nombreux prix au Japon. *Le Calligraphe*, traduit dans plusieurs langues, est son premier roman à paraître en France.

« Suspense et fantasmagorie... Les fans de Murakami adoreront ce roman ésotérique et expérimental qui les laissera méditer longtemps après leur lecture. » *Publishers Weekly*

HISAKI MATSUURA

LE CALLIGRAPHE

Traduit du japonais
par Silvain Chupin

Collection fondée par François Guérf

RIVAGES/NOIR

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache



Publication en français autorisée par Hisaki Matsuura par l'intermédiaire
du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

Cette publication a reçu une aide à la publication
de la Fondation Konishi

Titre original : *Tomoe*

Couverture : © Virginia Ateh / Trevillion Images

© Hisaki Matsuura, 2001
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-5064-3

« Et cette lente araignée qui rampe dans
la lumière de la lune, et cette lumière de
la lune elle-même, et moi et toi, près de la
porte d'entrée en train de chuchoter... »

Friedrich Nietzsche, automne 1883

PREMIÈRE PARTIE

1

LA PENTE

On parle parfois de « l'heure des esprits malfaisants » pour désigner le moment du crépuscule où le ciel s'assombrit, mais ce n'est pas forcément dans une lande déserte qu'on les rencontre, on peut très bien, au cœur de Tôkyô, dans une ruelle mal éclairée par exemple, quand la nuit tombe et que les contours commencent à s'estomper, être soudain tenté de croire à leur existence. On tourne au coin d'une rue et tout à coup, alors qu'on vient, semble-t-il, de croiser des ménagères chargées de sacs de provisions pour le dîner ou des employés qui rentrent du travail, toute présence humaine a comme subitement disparu, on a la vague impression d'être enveloppé dans la pénombre mauve du soir et entraîné dans un lieu qui n'est pas de ce monde, un lieu où des *choses* sont tapies un peu partout. Peut-être les habitants des maisons de part et d'autre de la rue se sont-ils volatilisés malgré les odeurs de cuisine qui nous parviennent, peut-être dans ces maisons les casseroles bouillent-elles toutes seules sur les feux des cuisines éclairées mais vides, et à mesure que cette angoisse irraisonnée nous envahit, on a la sensation de plus en plus vive d'avoir pénétré dans un lieu totalement inconnu, dans un temps dont on ignore tout. Une peur enfantine me saisit dans ces moments-là, la peur que derrière un réverbère, dans un fourré qui apparaît d'autant plus sombre et lugubre

que la lumière n'en éclaire que la surface, se dissimule une chose qui retient son souffle, en surgira à l'instant où je l'aurai dépassée et s'approchera par-derrière pour poser la main sur moi.

Il paraît d'ailleurs qu'on appelle aussi ce moment de la journée « l'heure des grandes calamités ».

Un certain été, une soirée où, malgré le soleil couchant, la canicule de la journée ne faiblissait pas, cette sourde angoisse s'était emparée de moi lorsque j'avais quitté le boulevard Hongô pour prendre l'étroite rue qui longe la faculté d'agriculture de l'université de Tôkyô, comme si, me trouvant au bord d'une falaise et contemplant en contrebas les récifs noirs battus par les vagues aux crêtes blanches, j'avais senti un frisson me parcourir le dos, mes jambes se dérober et que je m'étais penché malgré moi pour m'abandonner au vide. Je ne parvenais pas à me défaire de cette sensation inquiétante, mais la nuit s'épaississant à vue d'œil tandis que je me demandais ce qu'il se passait, je levai les yeux, vis alors qu'il restait encore dans le ciel de vastes pans bleus de lumière et, bien que ne sachant subitement plus où j'étais, je continuai pourtant mon chemin. Il me sembla bientôt qu'on me suivait, et j'eus beau me moquer de moi-même, me dire que j'avais décidément trop d'imagination, je n'y tins plus, me retournai et constatai, mais sans que cela m'apaise pour autant, que la rue était déserte.

Je regardai derrière moi et m'aperçus que le couchant embrasait entièrement le ciel, lui donnant une couleur à laquelle le qualificatif « sinistre » allait parfaitement. Au lieu de susciter la nostalgie des « rouges et orangés du crépuscule » dont parle la chanson enfantine, ce rouge garance tapageur qui s'étendait dans toute sa brutalité me donna plutôt un choc, au point que je me demandai à nouveau ce qu'il pouvait bien se passer.

Venant tout juste de mettre une femme dans un taxi boulevard Hongô, j'étais plein du soulagement que j'éprouve chaque fois que je les vois à travers le pare-brise arrière d'une voiture qui s'éloigne, et comme je ne pouvais me résoudre à retourner directement chez moi, je m'étais mis, l'esprit rasséréné, à flâner au hasard des rues. Même si, de son côté, son intention était à l'évidence de rentrer l'air de rien tant qu'il ne se faisait pas tard pour raconter un bobard quelconque chez elle, elle n'avait cessé de minauder qu'elle n'avait pas envie de partir, qu'elle voulait passer la nuit chez moi, si bien qu'à l'instant où, tout en me prêtant comme il se doit à ces caprices, j'avais enfin réussi à la faire monter dans le taxi, mon soulagement avait été tel que je m'étais senti vidé de mes forces. J'étais certes moi-même à un âge où l'on est supposé voir venir avec déchirement l'instant de se séparer de sa petite amie, pourtant j'en arrivais à penser qu'une fois la trentaine passée et qu'on est revenu de pas mal de choses, le meilleur moment avec une femme n'est pas quand elle arrive au rendez-vous, ni même quand on la déshabille dans la chambre, mais sans doute l'instant où l'on voit son visage derrière le pare-brise d'une voiture qui s'éloigne.

Lorsqu'une femme insiste avec un air mutin pour passer la nuit avec vous, on ne peut pas se permettre de lui répondre qu'elle n'est pas sérieuse ou qu'elle ne peut certainement pas faire une chose pareille. Ce qu'il faut, c'est se retenir de la renvoyer froidement chez elle et amadouer ses simagrées et son amour-propre jusqu'à ce que ça lui passe, en lui demandant par exemple de rester encore ne serait-ce qu'une demi-heure. J'avais accumulé les bourdes et vécu pas mal d'expériences amères avant de le comprendre. Aujourd'hui pourtant, j'y étais certainement allé trop fort dans les balivernes car elle l'avait un peu mauvaise en me quittant, de sorte que quand le taxi avait démarré, elle m'avait à peine adressé un sourire avant de se détourner presque aussitôt, et je

l'avais suivie du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse mais elle ne s'était plus retournée. Loin de me quitter à regret, sans doute était-elle déjà en train de se creuser les méninges, toute préoccupée de trouver le baratin qu'elle allait servir à son mari une fois de retour chez elle.

Cette femme ne m'appellerait peut-être plus. Et alors, quelle importance ? Chaque fois, à l'instant où elle montait dans le taxi, je me demandais pendant encore combien de temps j'allais me complaire là-dedans, si je croyais pouvoir vivre éternellement ainsi, à me vautrer sans fin dans cette fange tiède, et je me délectais du poison amer de la haine de soi tout en m'efforçant de m'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, mais j'avais beau faire, cela revenait toujours comme un rituel inéluctable. Vraiment une vie de merde, me dis-je une fois de plus. Je n'avais pas de boulot, pas d'argent. Au moins j'avais des femmes, mais là encore, en fin de compte, c'était toujours la propriété d'un autre dont je ne faisais que m'emparer avec avidité. J'avais réussi à tenir jusqu'ici en recollant tant bien que mal les morceaux de ma vie éclatée, mais le chemin était encore extrêmement sombre devant moi et j'ignorais quand je verrais le bout du tunnel.

Bref, devais-je me résigner ? Pouvais-je, comme je n'avais cessé de le faire jusqu'à présent, continuer à laisser les opportunités me passer sous le nez sans faire aucun choix ? Je me persuadais que oui, que c'était bien ainsi, lorsque l'idée me vint d'appeler moi-même cette femme de temps en temps. Lui téléphoner et puis me lamenter piteusement, n'est-ce pas la moindre des choses que je puisse faire pour elle ? me disais-je, m'amusant de cette pensée, et poursuivant mon chemin j'arrivai à un endroit un peu mal fichu, où débouchaient cinq rues étroites, un « carrefour à cinq branches » si l'on peut dire, où je pris obliquement, et tandis que j'avançais de mon pas toujours plus nonchalant, l'obscurité se fit soudain plus dense, tant et si bien qu'au bout d'un moment cette angoisse et ce

frisson dans le dos me saisirent de nouveau à l'idée qu'un esprit malfaisant se dissimulait dans les ténèbres. Ou bien peut-être était-ce simplement dû à l'abattement qu'on ressent après un après-midi entier passé, en nage dans ses draps sales, à se repaître avidement de plaisir ? Constatant alors que j'étais arrivé au sommet de la côte qui aboutit à l'arrière du sanctuaire Nezu Gongen, j'hésitai à rebrousser chemin, puis me ravisant, je me dis que de toute façon je ne trouverais rien de mieux à faire si je retournais sur mes pas, et j'avançai tranquillement dans la pente. *Alea jacta est*. Je me souviens que me traversa l'esprit la pensée que le monde, finalement, se résume à une question de probabilité.

Lorsque j'aperçus sa silhouette au milieu de la pente, je ne compris d'abord pas ce qu'il faisait. Le sinistre rougeoiement du crépuscule s'était dissipé et les environs étaient à présent plongés dans une obscurité violette, mais au cœur de celle-ci je ne pouvais manquer de remarquer un homme au crâne rasé, vêtu d'un maillot de corps blanc et d'un short blanchâtre lui aussi, me tournant le dos, qui se dressait et se baissait dans un mouvement répétitif, et plus que d'un esprit malfaisant l'air vibrerait plutôt de la présence d'un psychopathe qui allait peut-être brandir un couteau face au premier venu. Je tressaillis et me figeai presque. Comme l'endroit n'était pas un vieux quartier populaire et sans chichis où, à la tombée de la nuit, les hommes sortent en caleçon long, un éventail à la main, pour prendre le frais sur un banc, il y avait quelque chose d'un peu incongru à voir un adulte plus tout jeune et en petite tenue crasseuse faire des étirements au milieu de la rue. Je n'avais pas envie de m'approcher, mais malheureusement il n'y avait pas d'autre chemin possible dans cette descente. Résigné, j'avançai donc en longeant au plus près le bas-côté, quand, à l'instant où j'allais le dépasser et jetais furtivement un coup d'œil aux espèces de sandales de plage en plastique qu'il portait sans chaussettes, je l'entendis m'apostropher :

– Eh, mais c'est l'intello ! Ça alors ! Ça fait un bail, dis donc !

– Ah, c'est toi, dis-je, le reconnaissant à mon tour, bien que ce ne fût pas quelqu'un sur qui on est particulièrement heureux de tomber par hasard. Car même s'il ne donnait pas l'impression d'être capable de brandir un couteau, il n'en était pas non plus très éloigné.

– Shun-chan l'intello... Y a combien de temps qu'on s'est pas vus ? Trois, quatre ans ?

– Oui, quelque chose comme ça.

– Tu m'as l'air en pleine forme, dis donc. Qu'est-ce que tu deviens ? T'as un boulot fixe ?

– Euh... Disons que je fais différentes choses, je me débrouille, quoi.

– On dirait plutôt que tu roules sur l'or ! lança-t-il sur un ton légèrement railleur, certainement parce qu'il avait remarqué au premier coup d'œil que je portais une chemisette Armani.

Ses yeux bizarrement écartés lui donnaient un air un peu stupide, mais je savais que derrière ce front étroit et ces orbites enfoncées se dissimulait un esprit vif et méticuleux. Toutefois, je n'étais pas obligé de lui dire que cette chemisette m'avait été offerte par une femme.

– Bah...

– Mais si, mais siiiii ! s'exclama-t-il avec un étrange accent chantant.

Il s'appelait quelque chose Sugimoto, ça me revenait maintenant. Pour autant, ça lui faisait une drôle de dégaine, son crâne en pointe rasé de frais et luisant avec ce short et ce maillot de corps.

– Et toi, tu bosses toujours au « laboratoire » ? lui demandai-je.

– Non, non, j'ai arrêté, ça craignait trop comme boulot. T'as bien fait de te barrer rapidement.

Sugimoto et moi avons travaillé ensemble dans un petit bureau au nom d'emblée plutôt suspect, le Laboratoire de recherche économique d'Extrême-Orient, qui occupait une pièce dans un immeuble situé à l'arrière d'une ruelle à l'écart de la zone commerçante d'Ameyoko, à Okachimachi, et où pour ma part j'avais dû rester environ six mois. Hormis l'homme mûr, replet et au regard mauvais qui se donnait pour notre directeur, nous n'étions, du moins durant les six mois que j'y avais passé, que deux membres du personnel, aussi non seulement j'avais fréquenté quotidiennement ce Sugimoto, mais à la fin nous avons même formé une sorte de duo, ce qui m'avait conduit à faire certaines choses dont je ne peux pas trop parler. C'est une période de ma vie dont je ne tiens pas particulièrement à me souvenir.

– Après ton départ, j'y suis resté environ un an. Ce connard de Shimizu (c'était le nom de notre directeur, je m'en suis souvenu) passait de moins en moins au bureau. Je n'étais plus payé, et en plus des yakuzas pointaient leur nez sans arrêt, alors je me suis dit que ça sentait mauvais et je suis parti. En fin de compte, il m'a même filouté mon dernier mois de salaire.

Moi qui avais réussi à lui soutirer, même si la somme était dérisoire, la prime de retraite quand j'avais démissionné, j'avais donc été plutôt chanceux en comparaison. Cependant, dans ce boulot, il y avait divers moyens de gagner pas mal d'argent en plus de son salaire.

– Et alors, tu fais quoi maintenant ?

– Moi aussi, je fais différentes choses, je me débrouille, quoi, dit-il en m'imitant, avant de se mettre à ricaner la bouche entrouverte d'une façon dont je n'aurais su dire si elle était méprisante ou moqueuse.

– Ah ouais ? Bon bah, à la prochaine, lui lançai-je, de plus en plus mal à l'aise et bien décidé à passer mon chemin.

Mais Sugimoto prit soudain un air bizarrement grave.

– Dis, Shun-chan. Pardon, Ôtsuki-san. Tu es pressé, là ?
me demanda-t-il sur un tout autre ton.

– Pressé, non, mais...

– Ah, j'ai eu du bol de tomber sur toi. Dis, si je me souviens bien, tu sais parler français, hein ?

– Mais non, pas du tout !

– Tu disais que tu le parlais couramment.

– Ça, c'était bidon, tu sais bien.

Il faisait allusion à un rôle que j'avais joué plusieurs fois dans le cadre des activités interlopes du Laboratoire de recherche économique d'Extrême-Orient, quand par exemple j'étais allé dégotter un Français fauché pour une journée et l'avais entraîné en costume de location dans le hall d'un hôtel pour discuter avec lui dans mon français de vache espagnole tout en lui montrant un plan, d'une manière qui paraissait plus ou moins crédible. Je n'avais quasiment pas suivi les cours de langue à la fac, mais je parvenais quand même à retrouver dans un coin de ma mémoire des bribes de notions de base et de prononciation, et après je m'en tirais tant bien que mal, au culot et en gesticulant. En gros, il me suffisait de parler du nez d'un air affecté et de restituer l'atmosphère de la belle France et du beau Paris. Si mon interlocuteur réussissait à se mettre au diapason, on n'y voyait que du feu. À ce moment-là, Shimizu arrivait avec un « client » à qui il montrait notre consultation en cours, avant de lui expliquer avec emphase le niveau d'avancement d'une affaire que le Laboratoire de recherche économique d'Extrême-Orient développait en France. Je ne pouvais m'empêcher de trouver curieux qu'une comédie aussi grossière ait quelque effet sur les pâtisseries ou joailliers vieillissants et modestement prospères d'Okachimachi qu'elle prenait pour pigeons. Cela m'apprit que les gens qui n'aspirent qu'à être bernés sont légion dans le monde, et c'est peut-être l'enseignement le plus précieux que je tirai de ces six mois.

– Mais non, mais non, t’es un intello, toi. Je le sais bien. Dis, tu veux pas venir avec moi ? Je voudrais te présenter quelqu’un.

– C’est qui ?

– Eh bien, disons que c’est mon maître.

– Te fous pas de moi.

– Bon, écoute, c’est la personne chez qui je bosse en ce moment. C’est juste là.

Tournant les yeux vers la maison que Sugimoto me montrait du doigt, je sentis immédiatement ma curiosité piquée. C’était une construction en bois, de forme octogonale, qui m’arrêtait chaque fois que je passais par là, et à laquelle le terme vieillot de « demeure occidentale » serait allé comme un gant. Passé une grille d’enceinte basse et un portail un peu en retrait de la rue, il fallait traverser une pelouse pour arriver à cette bâtisse silencieuse aux murs couverts de lierre, mais évidemment on la distinguait mal dans la grande ombre noire qui l’enveloppait à cette heure-là. Le vaste jardin s’étendait apparemment sans interruption du côté de la maison jusqu’à l’arrière. Sans le vouloir, je tendis la tête pour jeter un œil vers le fond de la propriété et si un cliché du genre « un salon dans lequel une jeune fille de bonne famille joue du piano » ne me traversa pas l’esprit, l’envie me chatouilla néanmoins de savoir quel genre de personnes pouvaient bien vivre dans une telle demeure.

– Il a quelque chose à faire traduire en français. Et il m’a demandé de lui trouver quelqu’un. J’ai pensé à toi, mais comme je n’avais plus ton numéro...

– Je n’ai jamais rien traduit, moi.

– Non, t’inquiète pas, c’est pas un truc sérieux que seul un pro pourrait traduire. Tu pourras le faire tranquillement à tes moments perdus.

– Une traduction ?

La dernière fois que j'en avais fait une, ça remontait au cours de deuxième langue étrangère à la fac, quand j'avais eu de justesse l'unité de valeur en bachotant toute la nuit la veille de l'examen, et ça ne datait pas d'hier. Seulement, à cette époque-là, je me souviens que je prenais un vague plaisir à déchiffrer le sens de chaque phrase en vérifiant un à un les mots dans le dictionnaire et, contrairement à ce que j'avais craint, ça ne m'avait pas paru pénible. Qui plus est, ces derniers temps j'étais désœuvré comme une limace qui se laisse fondre au soleil et je n'avais absolument rien d'autre à faire. Qu'est-ce que j'allais lui répondre ?

– Et puis ça sera pas mal payé. Allez, viens avec moi, que je te présente au maître. T'auras pas besoin de rester longtemps.

– Quoi, maintenant ? Mais je ne peux pas maintenant, j'ai des choses à faire. D'abord, en gros, c'est qui ce maître ?

– Le maître ? Eh bien, c'est un sacré bonhomme, me dit-il ingénument et, bien que ses yeux se soient réellement teintés d'un profond respect, cette réponse me plongea dans la perplexité.

Dans mon souvenir, Sugimoto était pourtant un homme incapable de prononcer une parole sans y instiller une nuance de sarcasme. D'après les propos nébuleux qu'il me tint alors, il avait été recueilli par ce maître qui avait fait de lui quelque chose comme son secrétaire. Son maître, quoique quasiment inconnu du « peuple » (c'était lui qui employait ce mot !), était vénéré à l'égal d'un dieu par beaucoup de gens, dans « le monde politique entre autres ». Je ne comprenais pas très bien ce que faisait cet homme, mais apparemment il passait ses journées à « tracer des idéogrammes » et ne sortait quasiment pas de chez lui.

– Tracer des idéogrammes ? Tu veux dire des exercices d'écriture ?

Mon commentaire l'agaça.

– Mais non, pas des exercices d’écriture, comment oses-tu dire ça. De la calligraphie, tu comprends, de la calligraphie ! T’es un intello, ou quoi ? me rembarra-t-il d’un ton soudain plus acerbe, ce qui ne manqua pas non plus de me surprendre.

– Dis-moi, qu’est-ce que tu fabriques sur ce chemin en short et en marcel ?

– Ah ça, c’est parce que je faisais un boulot assez physique juste avant. Il n’y a pas de bras d’homme dans cette maison, alors je suis obligé de me charger d’un tas de trucs. Bon alors, tu viens ? T’auras juste à écouter ce qu’il veut te dire, c’est tout. Allez, s’il te plaît, en souvenir de notre vieille amitié !

Ce disant, levant une main en signe d’invitation à le suivre, il recula, à demi tourné vers moi, se glissa dans l’entrebâillement du portail et disparut dans le jardin. Loin d’avoir des obligations envers cet homme, j’estimais que c’était plutôt lui qui avait une dette non négligeable à mon égard, mais je n’eus pas le temps de balancer longtemps car je l’entendis me lancer : « Hé ! Ôtsuki-san ! », et bien que cela ne fût que m’agacer davantage, j’obtempérai à cet appel sans réfléchir et pénétrai dans la propriété, probablement parce que j’étais toujours sous l’emprise du soulagement et de l’impression de libération que j’avais éprouvés en renvoyant la femme chez elle, mais aussi parce que je ne pouvais résister à la curiosité d’aller jeter un coup d’œil à l’intérieur de la maison octogonale. En entrant, je vis sur le portail une plaque portant un nom que je fus incapable de déchiffrer et que, de toute façon, je n’avais jamais vu nulle part.

Je ne sais combien de temps avait duré notre conversation sans queue ni tête dans cette rue déserte, mais il faisait nuit noire à présent. Comme le jardin n’était pas éclairé, j’avançai d’un pas mal assuré dans l’allée de gravier qui contournait une butte artificielle et se prolongeait à travers des fourrés et du gazon. Vers l’endroit où l’herbe s’arrêtait, je distinguai les

contours rectangulaires d'une porte probablement entrouverte et me fiaï à la lueur qui en filtrait pour m'approcher à pas hésitants. Parvenu à l'entrée, je glissai un doigt dans l'interstice de la porte et la tirai doucement. C'était un spacieux vestibule faiblement éclairé qui se prolongeait en un couloir tout aussi sombre, au bout duquel, je la vis à l'instant où j'ouvris la porte, se tenait une silhouette blanchâtre.

Je tressaillis et restai interdit l'espace de quelques secondes, car je crus reconnaître Hiroko, la femme que je venais de faire monter dans un taxi, mais vêtue d'un kimono. L'observant plus attentivement, je m'aperçus qu'il s'agissait en réalité d'une femme entre deux âges, au visage fin et délicat, et qu'elle ne ressemblait aucunement à Hiroko. Nos regards se croisèrent, mais elle demeura immobile, avec une expression impénétrable de masque de nô. Cette femme de petite taille, dont le kimono gris argenté et l'obi jaune pâle strictement noué semblaient fort coûteux pour une tenue de tous les jours, se leva d'un bond et me dévisagea comme une poupée de cire, tant et si bien que, sidéré par l'aspect lugubre de cette scène, je ne sus que dire et me contentai de soutenir son regard. Je n'avais jamais vu Hiroko en kimono, alors pourquoi sa silhouette s'était-elle superposée instantanément à celle de cette femme ?

Cependant, je tressaillis pour de bon l'instant suivant, lorsque je m'avisai soudain qu'un vieil homme de grande taille, aux traits bien dessinés et aux longs cheveux blancs négligemment lâchés, se tenait derrière la femme et me fixait avec un regard de reptile, ou plutôt me dévorait des yeux. Comment se faisait-il que je ne l'aie pas remarqué en même temps qu'elle ? Peut-être avait-il surgi sans un bruit peu après ? Une odeur aigre, de crasse me chatouillait les narines, à laquelle se mêlait une autre, étrange, qui me mettait mal à l'aise. Sugimoto avait disparu.

– Euh, c’est au sujet du français..., dis-je pour briser la glace, mais le vieil homme garda le silence. Il paraît que vous cherchez quelqu’un, ajoutai-je, faute de mieux.

Mais il demeurait toujours de marbre, aussi, lorsqu’il finit par ouvrir la bouche, j’eus l’impression qu’il m’accordait une grande faveur. Toutefois, je devais bientôt constater que cet homme faisait constamment cet effet lorsqu’il prenait la parole.

– Sugimoto vous a dit ça ? Je m’appelle Kôyama. Quoi qu’il en soit, veuillez me suivre, la projection va commencer, fit-il d’une voix basse et claire, puis, sans attendre de réponse de ma part, il tourna les talons et disparut dans le couloir d’une démarche fluide et silencieuse.

2

LE TEMPS

– Quel regard portez-vous sur le temps ? me demanda inopinément Kôyama au moment d’entamer son laïus interminable.

Comme l’ombre le couvrait en partie, je distinguais mal l’expression de son visage, mais ses yeux, débordant d’une lueur pénétrante, étaient fichés dans les miens.

– Il existe toutes sortes de points de vue sur le temps, que ce soit en Orient ou en Occident, aujourd’hui ou par le passé. Comme vous le savez, on parle souvent du temps qui tourne en boucle et du temps linéaire qui ne peut revenir en arrière. Mais bon, on peut dire que nous faisons grosso modo la différence entre ces deux conceptions dans la vie quotidienne. D’un côté, nous avons conscience de l’éternel retour des choses et du recommencement, par exemple que demain le soleil se lèvera, qu’il existe un cycle des saisons et que chaque année quelque chose de nouveau commence, mais de l’autre côté nous ne pouvons pas non plus échapper à la fatalité qui veut que nous vieillissions en suivant un chemin à sens unique qui nous conduit inexorablement vers la fin. En d’autres termes, les unités cycliques que sont un jour ou une année et celles, linéaires et fugaces, qui se nouent pour former une ligne droite de la naissance à la mort peuvent éventuellement nous offrir des modèles pour ces deux conceptions distinctes

du temps. Or, selon moi, voyez-vous, aucune des deux ne reflète la réalité du cours du temps. Tenez, je vais prendre un exemple.

À cet instant, tandis qu'il continuait de parler en me dévisageant, il me sembla qu'une lueur espiègle brillait dans ses pupilles.

– Il y a dix ans, vers le début du mois de décembre, je crois, je me promenais en pleine nuit dans une petite ville du nord de l'Italie. C'était en 1983, non 1984 peut-être, en tout cas avant que ne commence à gonfler la bulle spéculative qui a récemment éclaté au Japon. Même si un vent de frivolité soufflait déjà sur tout le pays à l'époque. Moi, j'avais ça en horreur et je vivais à l'étranger la majeure partie de l'année à ce moment-là. Cette ville dans le nord de l'Italie s'appelait... bah, peu importe. C'était une nuit froide et brumeuse. Dans les vieilles cités qui sont demeurées telles qu'elles étaient au Moyen Âge, les rues étroites s'enchevêtrent et forment un dédale dans lequel il est déjà difficile de se repérer en temps normal, mais quand le brouillard s'en mêle, il n'y a plus rien à faire, on ne sait plus du tout où on est. Je tournais à droite et à gauche dans ces ruelles, croyant prendre le chemin de mon hôtel, et au bout d'un moment je me suis complètement perdu. Minuit était passé depuis longtemps et, bien sûr, il y avait quelques lampadaires allumés ici et là, mais il faisait vraiment noir dans les intervalles qui les séparaient. Qui plus est, le brouillard était si dense que j'avais l'impression d'être plongé tout entier dans un lait épais où je nageais à l'aveuglette. Je ne voyais pas les panneaux indiquant le nom des rues, mais de toute façon, n'ayant pas de plan, ça ne m'aurait été d'aucune utilité. J'aurais aimé demander mon chemin à quelqu'un, mais les boutiques et les restaurants étaient fermés, et comme l'endroit n'était pas un site touristique célèbre, il n'y avait plus personne dans les rues. Hormis plein de chats rassemblés autour des poubelles.

Un peu agacé car je ne voyais pas où il voulait en venir, je tentai de l'interrompre, mais il m'en empêcha d'un signe de l'index et du majeur de la main droite et fit soudain le geste de tendre l'oreille à un bruit lointain. Tandis que j'attendais avec résignation, une porte vitrée s'ouvrit bientôt dans un grincement et la femme en kimono que j'avais vue dans le vestibule entra avec un plateau chargé de deux verres fumants qu'elle déposa sur la table entre nous avant de ressortir aussi vite qu'elle était venue sans même m'adresser un regard. Nous nous trouvions dans ce qu'il convient peut-être d'appeler une serre, au milieu de plantes exotiques dont les branches entortillées dessinaient comme un monstre tordu en tous sens qui ne laissait apercevoir que par endroits les vitres dont nous étions pourtant entourés.

L'agencement de la maison n'était pas moins étrange. Dans le couloir où il m'avait invité à le suivre, nous avons immédiatement tourné à droite, puis à gauche au bout de quelques pas pour pénétrer dans un endroit vitré de part et d'autre. Comme nous étions cernés par les ténèbres de l'autre côté des vitres, il devait s'agir d'une galerie traversant la cour intérieure de la maison. Le vieil homme ouvrit une porte vitrée à gauche et, sans s'arrêter, sortit en silence. Légèrement décontenancé par son attitude – il ne doutait pas que j'allais le suivre –, je lui emboîtai le pas, en chaussettes, et me retrouvai dans un espace ouvert au vent, au sol pavé de marbre poli, où, levant les yeux au-dessus de moi, je vis quelques étoiles scintiller dans la portion de ciel nocturne découpée par la toiture. L'air frais de cette nuit d'été me caressait doucement les joues et m'emplissait les narines de l'odeur des arbres dont il était chargé. Sur le côté, une allée que je distinguais mal dans la nuit menait apparemment au gazon que j'avais traversé pour parvenir à l'entrée de la maison. De la rue, je n'avais vu que le portail et j'étais loin d'imaginer que cette propriété serait aussi vaste.

Au milieu de la cour, il y avait un bassin rempli d'eau sur lequel était posé un objet abstrait en métal. Le contournant, nous arrivâmes, au bout d'une dizaine de mètres, devant une serre d'où semblait s'échapper par la porte ouverte une étouffante odeur de plantes. À l'instant où, suivant Kôyama, j'y pénétrai, l'odeur devint si oppressante que je faillis avoir un malaise. Ce dôme de verre était assez grand, une vingtaine de tatamis à vue d'œil. Se retournant alors pour la première fois, Kôyama alla fermer la porte derrière moi et fit de la lumière. Seulement, ces éclairages, répartis en différents endroits de la serre, étaient eux aussi presque entièrement masqués par les branches et les feuilles des plantes, si bien qu'ils ne dispensaient guère plus qu'une lueur jaunâtre.

Nous nous assîmes face à face dans des sièges de jardin et nous regardâmes avec l'air de nous sonder mutuellement. Peut-être par un effet psychologique lié au fait que j'étais enfermé dans une serre, il me sembla que la touffeur augmentait d'un cran et que mon corps se couvrait de sueur. Pourtant, le contact du marbre à travers mes chaussettes me donnait une agréable sensation de fraîcheur. Considérant que je n'avais pas à prendre la parole en premier, je gardais le silence, quand Kôyama me dit, toujours impénétrable :

– Sugimoto m'a beaucoup parlé de vous. Il paraît que vous avez de nombreuses conquêtes.

« C'est n'importe quoi », éludai-je habilement, ou du moins voulus-je éluder, mais je percevais dans la voix imperturbable de ce vieil homme des résonances propres à envoûter n'importe qui de gré ou de force et quelque chose qui laissait à penser qu'on ne la lui faisait pas quoi qu'on voulût lui dire pour se justifier.

– Mais bon, ça n'a aucune importance, poursuivit-il aussitôt. C'est formidable de plaire aux femmes. Pour ma part, je les considère comme de la nourriture. Il y a celles qui sont bonnes, celles qui ne le sont pas... Les femmes sont les

substances nutritives indispensables à la bonne santé des hommes, je dirais. Il faut savoir choisir les meilleures et s'en nourrir avec modération, car on risque de s'empoisonner si on tombe sur une bizarre.

Kôyama fut saisi de secousses pendant quelques instants, mais son visage ne trahissant aucune expression, je m'aperçus avec un peu de retard qu'il était probablement en train de rire.

– Ah, comme le fugu en quelque sorte ?

– Oui, c'est tout à fait ça, on se sent un peu engourdi.

– Même si on est plus ou moins engourdi, ça n'en reste pas moins amusant, non ?

– Ça, eh bien, c'est une affaire de goût. Mais la question est de savoir si c'est seulement « plus ou moins ». Vous avez beaucoup d'allure, monsieur Ôtsuki, pourtant je dirais qu'il y a quelque chose de trop doux dans les lignes de votre mâchoire. Vous devez avoir tendance à vous laisser empoisonner. Mais ce que je dis là n'a aucun intérêt.

Son corps était de nouveau saisi de secousses.

– Notre conversation prend une drôle de tournure, fis-je pour couper court. Épargnez-moi vos histoires de physiognomonie. Le travail dont m'a parlé Sugimoto, de quoi s'agit-il ? Je suis entré par hasard chez vous parce qu'il me l'a demandé, mais il se trouve que moi non plus je n'ai pas beaucoup de temps à perdre.

– Vous avez raison. J'ai un petit film à vous montrer. Mais, à part cela...

Et c'est là qu'il s'était soudain lancé dans son discours sur le temps.

– Je vous en prie. Je ne sais pas si vous aimerez, c'est du thé à la menthe, un truc assez fort. Pour ma part, j'en raffole.

Quand je pris le verre au fond duquel macéraient des feuilles vert foncé comprimées les unes contre les autres et avalai une gorgée du liquide fumant qui avait la couleur du thé, l'odeur et le goût puissants de la menthe, se diffusant

d'un coup dans mes narines et ma bouche, faillirent me faire suffoquer. Mais lorsque je déglutis, l'amertume du thé et l'arôme des feuilles de menthe se mêlèrent subtilement, faisant remonter dans mon nez et ma bouche une saveur des plus rafraîchissantes, qui me sembla dissiper la tension dans mes membres et dissoudre agréablement ma fatigue.

– C'est délicieux, laissai-je échapper à voix basse.

– N'est-ce pas ? fit Kôyama en esquissant un sourire, avant de reprendre aussitôt la suite de ses déambulations nocturnes en Italie. Toujours est-il qu'il y avait plein de chats dans cette ville. En Italie, il y a toujours eu beaucoup de chats errants dans les petites villes de province. On n'en voit pas autant en France ou en Allemagne. Mais dans cette ville-là, c'était un peu particulier. On en voyait partout tout le temps, au point qu'on pouvait se demander s'il n'y avait pas quelque chose comme un arrêté municipal qui les protégeait... Des réunions de chats, pourrait-on dire. Et quand on aperçoit tout à coup à la lumière d'un réverbère plus d'une dizaine d'entre eux au même endroit, assis, couchés, qui vont et viennent là où ça leur plaît, croyez-moi, ce n'est pas très rassurant. Et en plus, pas dans un seul endroit, mais presque partout... Donc, naturellement, j'étais un peu perplexe en arpentant ces ruelles. Et alors, tout à coup, j'ai cru voir quelqu'un passer furtivement devant moi. J'ai accéléré le pas pour le rattraper, mais il n'y avait personne. J'ai ralenti, réfléchi à ce que je devais faire, quand soudain une autre ombre est passée devant moi. Mais là encore, j'ai eu beau me précipiter, je n'ai vu personne. La même chose s'est reproduite plusieurs fois. Et j'étais sûr de ne pas me tromper : l'espace d'un instant, l'air vibrait, le brouillard s'éclaircissait et quelque chose qui ne pouvait être que la silhouette d'un homme en manteau gris apparaissait furtivement, avant de disparaître aussitôt. De quoi pouvait-il bien s'agir ?

Son étrange manière de raconter avait le don de capter l'attention. Comme il m'arrêtait d'un geste de l'index et du majeur chaque fois que je voulais l'interrompre, je me trouvais réduit au silence, mais je sentis bientôt naître en moi une vive impression de déjà-vu fictif, je me voyais marcher en sa compagnie dans une ville aux ruelles labyrinthiques et envahies par un épais brouillard, et alors qu'en réalité j'étais en train de transpirer au milieu de plantes exotiques dans l'étuve d'une serre, je commençais à me sentir sous l'emprise d'une sensation bizarrement contradictoire, comme si l'humidité glaciale du brouillard nocturne qui enveloppait la petite cité du nord de l'Italie au cœur de l'hiver m'effleurait et s'écoulait sur ma peau. Ce fut sans doute l'effet du thé à la menthe qui me fit subitement reprendre mes esprits.

– En continuant tout droit à travers la vieille ville, je devais bien finir par arriver dans un quartier où les immeubles seraient un peu plus contemporains, et alors je trouverais sans difficulté une route qui me conduirait en direction de la gare. Pourtant, j'avais beau avancer, je ne voyais pas le bout de ces ruelles tortueuses aux antiques constructions de pierre et j'avais l'impression d'être revenu au même endroit je ne sais combien de fois. Il faut dire aussi que, comme je n'y voyais pas à plus de quelques mètres, je marchais presque à tâtons et manquais parfois de heurter un muret se dressant brusquement devant moi, ou de renverser une bicyclette abandonnée, ou alors je trébuchais sur un pavé. Cette silhouette apparaissait brusquement aux brefs instants où le brouillard s'éclaircissait, comme si elle les attendait pour se manifester. De plus, je m'en suis rendu compte après l'avoir vue à plusieurs reprises, elle se dirigeait toujours *vers la droite*. Pas à gauche, toujours à droite. Mais quand je me précipitais pour aller voir, la rue tournait sur la gauche. C'était curieux, non ? Pourtant, je ne sais au bout de combien de fois, j'ai vu une tête grisonnante au-dessus du

manteau gris et alors j'ai enfin compris. Cette silhouette, c'était la mienne !

Je m'aperçus que de l'eau tombait goutte à goutte quelque part. En fait, je l'entendais peut-être depuis le début sans y prêter attention. Cela venait apparemment du bassin que j'avais aperçu à l'extérieur de la serre, l'eau devait en déborder et s'écouler en minces filets à travers la cour. Imperceptiblement, le ton de Kôyama était devenu un peu plus familier.

– Cette silhouette, c'était la mienne. Voyez-vous, il y a ce qu'on appelle le temps du présent. On l'utilise très simplement dans des phrases comme « je marche » ou bien « j'aime la fille que je vois en ce moment », par exemple. Mais en fait, le « présent » ce n'est pas aussi simple que ça. C'est quoi, le « présent » ? Vous l'ignorez peut-être, mais en réalité il n'y en a pas qu'un. Il y a plusieurs « présents », ou plus exactement il en existe une infinité. Je ne veux pas parler des « présents » qui constituent chaque instant sur l'axe du temps s'écoulant d'une manière linéaire, de ces nombreux « présents » qui se succèdent, et dont on dit que la vie humaine consiste à passer de l'un à l'autre. Non, le temps ce n'est pas ça. En vérité, il y a tous les autres « présents » dans un « présent ». Ils se trouvent *toujours* tous *déjà* dedans. Les innombrables « présents » se contiennent mutuellement les uns les autres, se recoquillent l'un dans l'autre et de cette façon forment une structure d'emboîtement à l'infini. Chaque « présent » renferme aussi l'infinité des autres « présents »... Et puis, nous revenons. Vous comprenez ? C'est un point essentiel. Nous n'avançons pas vers un point final qui est la mort. Nous revenons. Nous tournons sur nous-mêmes et revenons vers un « présent » différent. Que ce soit un « présent » du passé ou de l'avenir n'est pas le problème. Car passé et avenir sont la même chose. Nous tournons sur nous-mêmes et glissons à l'intérieur d'un « présent » différent. Cette nuit d'hiver là, au milieu du brouillard, la

silhouette qui ne cessait d'apparaître et de disparaître, eh bien, en un mot, c'était moi dans ce « présent » différent dont je viens de vous parler. Je ne sais pas si c'était moi tel que j'étais un instant plus tôt ou bien tel que j'aurais été des heures plus tard, mais ça n'a aucune importance. Je m'étais tourné et j'étais revenu là. Je ne poursuivais pas mon chemin vers un lieu complètement différent et je ne revenais pas au même endroit de façon à boucler une boucle. J'avais tourné sur moi-même et j'allais glisser dans un « présent », mais un « présent » absolument *différent*. J'allais glisser dans un autre moi-même...

– Écoutez, votre histoire décousue là, je ne sais pas trop quoi en penser, le coupai-je, agacé par le tour délirant que prenaient ses propos. « Glisser », dites-vous. Peu importe, mais pour moi il s'agit tout simplement d'une illusion d'optique. Au milieu de la nuit, dans le brouillard et dans une ville inconnue. Dans ces conditions, on ne peut pas se fier à ce qu'on voit. Un chien ressemble à un loup, et un chat à un tigre. Il y avait certainement quelqu'un d'autre qui comme vous s'était perdu dans la nuit et qui errait dans les rues. Vous serez tombé dessus à l'instant où il surgissait d'une rue latérale, et c'est tout. Pour moi, votre histoire de temps, là, c'est très exagéré.

Kôyama avait baissé les yeux et était de nouveau saisi de secousses, mais la signification de ces secousses devint claire une fois pour toutes lorsque sa gorge commença d'émettre un petit ricanement.

– Ah ah, vous avez raison. Sugimoto vous appelle l'intello, et ce type... pardon, ce garçon me disait que vous êtes un vrai savant et que vous n'acceptez pas qu'on se paie votre tête. Mais, en effet, vous êtes très fin. Rien à voir avec lui, dit-il pour m'apaiser, mais d'une manière qui me parut celle dont un professeur flatte un élève médiocre pour le pousser à travailler davantage.

– Vos compliments me vont droit au cœur.

– Allons, ne vous vexez pas, je vous en prie. Vraiment, je suis très heureux de vous rencontrer.

– Qu'est-ce que Sugimoto vous a raconté sur moi ?

– Oh, il ne m'a rien raconté de particulier, esquiva-t-il avec désinvolture. C'est vrai que la situation prêtait à l'illusion d'optique. Pourtant, voyez-vous, je pense qu'on peut plutôt voir les choses de la manière suivante. J'avais l'impression d'être enveloppé dans une matière opaque et épaisse, une obscurité blanche ou bien une blancheur obscure, qui me coupait entièrement du reste du monde. En un mot, je dirais que j'étais seul. C'était tout à fait comme si le concept de solitude s'était matérialisé d'une manière palpable et était venu peser sur moi. Voyez-vous, je crois qu'il y a une vérité qui n'apparaît qu'au cœur de la solitude. Ce soir-là, j'ai pu entrevoir le vrai visage du monde qui nous est généralement caché au quotidien. Ah, vous trouvez ça bizarre ? Bah, libre à vous d'en sourire. Si « le vrai visage du monde » ne vous intéresse pas, c'est regrettable, mais avec le temps...

D'un air légèrement vexé, Kôyama but une gorgée de thé à la menthe, qui devait être froid à présent, et garda le silence un moment. Un peu honteux du petit sourire railleur qui m'avait échappé, je me taisais moi aussi.

– Puis-je terminer mon histoire ? reprit-il bientôt d'une voix où perçait de la fatigue. Une silhouette qui se dirigeait vers la droite apparaît. Elle apparaît à plusieurs reprises et semble se rapprocher chaque fois davantage. Finalement, je la vois passer si près de moi que je pourrais la toucher en tendant la main. J'allonge réellement la main droite et je fais un pas en avant. À ce moment-là, je perds l'équilibre et me retrouve dans la position d'un nageur. J'ai peut-être trébuché sur quelque chose. Je m'aperçois alors que j'ai sous le nez la silhouette de quelqu'un qui a les cheveux blancs et porte un manteau, je suis penché comme si j'allais tomber vers lui, et

puis... je me *superpose* à cette silhouette grise. Nous nous sommes fondus l'un dans l'autre et nous n'avons formé plus qu'un. Et alors, je suis enfin revenu dans mon « présent ». Peut-être peut-on dire également que l'autre moi est revenu dans mon « présent ». Car finalement c'est la même chose. Puisque tous les autres « présents » se trouvent dans tous les « présents ». J'y étais revenu. Ce « présent » dans cet autre « présent ». Très peu de gens en ont conscience, mais c'est de cette façon que s'écoule réellement ce qu'on appelle le temps. Au fait, est-ce que vous aimez l'argent ?

– Eh bien, euh...

Ce brutal changement de conversation me prenait au dépourvu.

– D'abord, quelqu'un qui n'aime pas l'argent, ça n'existe pas, n'est-ce pas ? Tout de même, le Laboratoire de recherche économique d'Extrême-Orient, hein... (Il était de nouveau saisi de secousses.) Vous disiez tout à l'heure que vous étiez entré ici par hasard, mais, non, je vous assure que vous n'aurez pas à le regretter. Il y a quelque chose pour lequel j'aimerais, si possible, que vous me donniez un petit coup de main. Monsieur Ôtsuki, vous êtes né à Tôkyô... C'est parfait... Ça ne marcherait pas avec quelqu'un qui ne connaît pas un tant soit peu Tôkyô. Quoi qu'il en soit, regardons d'abord ceci.

Kôyama détourna légèrement les yeux qu'il tenait jusque-là fichés dans les miens et, levant deux doigts de la main droite dans un geste qui lui était habituel et auquel je commençais à être accoutumé, adressa un signe derrière moi. Me retournant, je jetai un œil dans l'obscurité du fond de la pièce au moment précis où, sortant de nulle part, Sugimoto, toujours en short et en maillot de corps, surgissait de l'ombre d'un fourré de lierre enchevêtré. Acquiesçant de la tête au geste de Kôyama, il s'approcha en tirant un chariot sur lequel était posé un projecteur qu'il s'empressa de brancher avant de rembobiner une bobine de film. Cela fait, il se rendit à l'autre bout de la serre,